

---

## La pluralité du passé

Sabina Loriga

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/acrh/9706>

DOI : 10.4000/acrh.9706

ISSN : 1760-7914

### Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

### Référence électronique

Sabina Loriga, « La pluralité du passé », *L'Atelier du Centre de recherches historiques* [En ligne], 21 | 2019, mis en ligne le 11 juillet 2019, consulté le 06 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/acrh/9706> ; DOI : 10.4000/acrh.9706

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2020.



L'Atelier du Centre de recherches historiques – Revue électronique du CRH est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

---

# La pluralité du passé

Sabina Loriga

---

*Think now  
History has many cunning passages, contrived  
corridors  
And issues, deceives with whispering ambitions,  
Guides us by vanities. Think now  
She gives when our attention is distracted  
And what she gives, gives with such supple confusions  
That the giving famishes the craving.  
Thomas Stern ELIOT, Gerontion, in Poems, 1920.*

## Braudel et la lumière blanche de l'histoire

- <sup>1</sup> Durant la première moitié du <sup>xx</sup>e siècle, l'idée de bâtir une histoire impersonnelle a séduit plusieurs historiens. La bataille lancée, à la fin du siècle précédent, par Karl Lamprecht et François Simiand contre l'approche biographique et chronologique a été bientôt reprise par de nombreux historiens sociaux, traditionnellement plus attentifs à la dimension collective de l'expérience historique<sup>1</sup>. Sans doute, l'œuvre de Fernand Braudel a joué un rôle majeur dans ce travail de dépersonnalisation du passé. Dans *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, il revendique la supériorité de l'histoire des structures et de l'histoire des espaces, fondées l'une et l'autre sur ce qu'il y a de plus *anonymement humain*, sur l'histoire biographique<sup>2</sup>. Ainsi, Charles Quint n'aurait été que le produit d'une tendance historique impersonnelle (un hasard calculé, préparé, et voulu par l'Espagne), et non pas l'auteur du projet impérial : « l'Europe s'acheminait d'elle-même vers la construction d'un vaste État ». Cette approche a suscité de nombreuses remarques critiques. Par exemple, Derek Beales, dans une leçon inaugurale prononcée à Cambridge, le 20 novembre 1980, observe que Charles Quint ne peut être compris comme un pur produit de l'Espagne, étant donné « qu'à la fin du <sup>xv</sup>e siècle, il n'y avait pas encore une volonté collective qui puisse être identifiée à l'Espagne<sup>3</sup> ». À cet égard, il souligne l'impossibilité de fonder le raisonnement historique sur une entité collective (en effet, que faut-il entendre par « volonté » de

l'Espagne ?), ainsi que le risque d'anachronisme latent dans la réduction du collectif au national (peut-on parler de l'Espagne à une époque où n'existait pas encore une configuration nationale<sup>4</sup> ?).

- 2 Pour Braudel, le sacrifice de la dimension individuelle est strictement lié à une nouvelle architecture du temps historique. Son étude se fonde sur trois temps différents, aux vitesses inégales : l'histoire quasi-immobile, presque hors du temps, de la géo-histoire, faite souvent de retours insistants, des cycles sans cesse recommencés ; celle, lentement rythmée par les conjonctures économiques, de la société, scandée par des vagues de fond ; enfin, l'histoire traditionnelle, événementielle, aux oscillations rapides et nerveuses, de l'individu. Les rapports existant entre ces trois temps (long, moyen et court) demeurent ambigus. Sont-ils des réalités détachées ou mêlées ? Sont-ils des durées ou bien des rythmes différents ? Y-a-t-il une hiérarchie ? Parfois, Braudel dépeint une interaction mouvante où tous les plans ont leur valeur et chaque durée représente une strate de l'explication. Par ailleurs, il manifeste sa prédilection pour le premier temps et son mépris pour le dernier, qu'il qualifie d'agitation de surface<sup>5</sup>.
- 3 Au fil des années, Braudel est revenu sur ces questions dans deux célèbres articles méthodologiques, publiés en 1958 : « Histoire et sciences sociales. La longue durée » et « Histoire et sociologie<sup>6</sup> ». Loin d'être une simple systématisation de l'approche proposée dans *La Méditerranée*, ceux-ci vont marquer un tournant important. Tout d'abord, l'histoire est définie comme étant une dialectique de la durée : par la durée, grâce à la durée, l'histoire est « étude du social, de tout le social, et donc du passé, et donc aussi du présent, l'un et l'autre inséparables<sup>7</sup> ». Alors que la sociologie privilégie une unité de temps trop brève (l'instantanéité du présent) et l'anthropologie une durée trop longue (l'immobilité des millénaires), l'histoire inscrit les faits sociaux dans la longue durée. En polémique avec le sociologue George Gurvitch, qui avait distingué, au sein d'une même société, huit genres de temporalités<sup>8</sup>, la notion de temps social est mise à distance : « Comment l'historien se laisserait-il convaincre [par les différences temporelles] ? Avec cette gamme de couleurs, il lui serait impossible de reconstituer la lumière blanche unitaire qui lui est indispensable<sup>9</sup> ». L'accent se déplace de la multiplicité à l'unité temporelle :

Ce désaccord est plus profond qu'il n'y paraît : le temps des sociologues ne peut être le nôtre ; la structure profonde de notre métier, si je ne me trompe, y répugne. Notre temps est mesure, comme celui des économistes. Quand un sociologue nous dit qu'une structure ne cesse de se détruire pour se reconstituer, nous acceptons volontiers l'explication que l'observation historique confirme d'ailleurs. Mais nous voudrions, dans l'axe de nos exigences habituelles, savoir la durée précise de ces mouvements, positifs ou négatifs. [...] Ce qui intéresse passionnément un historien, c'est l'entrecroisement de ces mouvements, leur interaction, et leurs points de rupture : toutes choses qui ne peuvent s'enregistrer que par rapport au temps uniforme des historiens, mesure générale de tous ces phénomènes, et non au temps social multiforme, mesure particulière à chacun de ces phénomènes<sup>10</sup>.

- 4 Dans cette perspective, la longue durée, la conjoncture, l'événement s'emboîtent sans difficulté, car tous se mesurent à une même échelle, le temps universel.
- 5 Les deux articles de 1958 ont une connotation politique, dans le sens large du terme. Braudel estime que sa distinction entre les trois durées historiques (longue, moyenne et courte) devrait offrir un cadre épistémologique et méthodologique commun aux sciences sociales. Convaincu que la longue durée est « la ligne la plus utile pour une

observation et une réflexion communes aux sciences sociales », il vise à faire de l'histoire la clef de voûte d'une nouvelle architecture des sciences sociales :

L'histoire m'apparaît comme une dimension de la science sociale, elle fait corps avec celle-ci. Le temps, la durée, l'histoire s'imposent en fait, ou devraient s'imposer à toutes les sciences de l'homme. Ses tendances ne sont pas d'opposition, mais de convergence<sup>11</sup>.

- 6 C'est un passage fondamental. Comme l'ont souligné Gérard Noiriel et Jacques Revel, par comparaison à *La Méditerranée*, Braudel infléchit sensiblement sa vision. Les ambiguïtés se dissolvent. Les trois temps sont désormais présentés comme des durées *objectives* et mathématiquement *commensurables*, afin d'établir une histoire sérielle. « Appréhendé au niveau de l'histoire humaine tout entière (et non de l'objet d'étude, comme c'était le cas dans la thèse), le temps apparaît désormais comme une réalité mesurable. Les durées sont projetées sur une échelle unique, ce qui permet de les superposer, comme les étages d'une maison, de façon à hiérarchiser les domaines du savoir<sup>12</sup> ». D'autre part, l'idée d'une hiérarchie de la durée s'impose : la longue durée n'est plus seulement celle d'une temporalité différente ; envisagée en tant que socle de toutes les autres durées, elle repose sur le sacrifice du temps vécu<sup>13</sup>.

## La critique de Paul Ricœur

- 7 En fait, la possibilité d'effacer les individualités du récit historique n'est pas une opération simple. De ce point de vue, la lecture de *La Méditerranée* proposée dans *Temps et récit* demeure magistrale. On peut distinguer trois éléments fondamentaux.
- 8 Tout d'abord, Ricœur relève que la notion de longue durée risque d'arracher le temps historique à la dialectique vivante entre le passé, le présent et le futur, et perdre ainsi de vue le temps humain :
- Alors que dans le récit traditionnel ou mythique, et encore dans la chronique qui précède l'historiographie, l'action est rapportée à des agents qu'on peut identifier, [...] l'histoire-science se réfère à des objets d'un type nouveau appropriés à son type explicatif. [...] L'histoire nouvelle paraît être ainsi sans personnages<sup>14</sup>.
- 9 Ensuite, il explique les limites de l'auto-représentation de l'histoire proposée par Braudel. En dépit de ses déclarations, celui-ci ne parvient pas à effacer du récit l'individuel et l'événementiel :
- [...] l'homme y est partout présent et avec lui un fourmillement d'événements symptomatiques : la montagne y figure comme refuge et comme abri pour des hommes libres. Quant aux plaines côtières, elles ne sont pas évoquées sans la colonisation, le travail de drainage, la bonification des terres, la dissémination des populations [...]. Les grands conflits entre les empires espagnols et turcs jettent déjà leur ombre sur les paysages marins. Et avec les rapports de force, pointent déjà les événements<sup>15</sup>.
- 10 Loin d'être évacuée, l'action demeure centrale dans l'ensemble des trois parties de *La Méditerranée* (« l'ouvrage est placé en bloc sous le signe de la *mimésis* de l'action ») et la notion même d'histoire de longue durée dérive de l'événement dramatique, c'est-à-dire de l'événement-mis-en-intrigue<sup>16</sup>. Par cette assise critique, Ricœur dépouille l'événement de son caractère impétueux (« il n'est pas nécessairement bref et nerveux à la façon d'une explosion »), pour lui assigner le statut de symptôme ou de témoignage<sup>17</sup>.

- 11 Enfin, Ricœur compare l'œuvre de Braudel avec trois « fables sur le temps », écrites dans les deux premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle : *Mrs. Dalloway* de Virginia Woolf (1925), *La montagne magique* de Thomas Mann (1924) et *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust (1913-1927). Une confrontation entre les pages consacrées au texte de Virginia Woolf et celle dédiées à *La Méditerranée* me semble être particulièrement significative. Dans son analyse de *Mrs. Dalloway*, Ricœur rappelle l'extraordinaire différence existant entre le temps chronologique, représenté par les coups de Big Ben et autres cloches et horloges, scandant les heures, et le temps individuel. Le temps officiel auquel les personnages sont confrontés n'est pas seulement le temps des horloges, mais tout ce qui y a trait ; c'est le temps monumental, la voix de l'autorité (à savoir, l'esprit de l'Empire britannique). De même, le temps individuel coïncide avec l'expérience du temps sous la menace et sous le signe de la mort. Or, les différents protagonistes établissent un rapport particulier avec ces marques du temps et engendrent leur propre durée<sup>18</sup>. Ricœur commente : « Irrévocable, l'heure ? Et pourtant en ce matin de juin, l'irrévocable n'accable pas, il relance la joie de vivre [...]. Ainsi va le temps intérieur, tiré en arrière par la mémoire et aspiré par l'attente<sup>19</sup> ». Pour lui, il ne s'agit pas seulement d'opposer le temps des horloges et le temps intérieur, mais de comprendre la variété des expériences temporelles concrètes des divers personnages : « les coups frappés par Big Ben ne scandent nullement un temps neutre et commun, mais revêtent chaque fois une signification différente<sup>20</sup> ». De cette manière, Ricœur introduit la dimension du conflit. Non seulement l'heure n'est la même pour tous qu'extérieurement et non pas dans l'intime, mais le temps public est creusé par des visions inconciliables : il ne rassemble pas mais divise.
- 12 À partir de ces réflexions, Ricœur vise à montrer que le récit de fiction est plus riche en informations sur le temps, au plan même de l'art de composer que le récit historique. Il précise :
- Ce n'est pas que le récit historique soit d'une pauvreté extrême à cet égard [...]. Néanmoins, des contraintes [...] font que les diverses durées considérées par les historiens obéissent à des lois d'enchâssement qui, en dépit de différences qualitatives indéniables, relativement au rythme, au *tempo* des événements, rendent ces durées et les vitesses qui leur correspondent fortement homogènes<sup>21</sup>.
- 13 Loin de jouer sur les variations temporelles, l'histoire élabore un tiers temps, le temps proprement historique, à l'intersection entre le temps vécu et le temps cosmique. Elle est fondée sur des procédures de connexion qui assurent la réinscription du temps vécu sur le temps cosmique : le calendrier, la suite des générations, les archives (en l'occurrence le document et la trace). De ce point de vue, Ricœur décrit le temps historique comme étant sans lien direct avec celui de la mémoire et de l'attente.
- D'une part, le temps historique paraît se résoudre en une succession d'intervalles homogènes, porteurs de l'explication causale ou nomologique ; d'autre part, il se disperse dans une *multiplicité de temps* dont l'échelle s'ajuste à celle des entités considérées : temps court de l'événement, temps demi-long de la conjoncture, longue durée des civilisations, très longue durée des symbolismes fondateurs du statut social en tant que tel. Ces « temps de l'histoire » [...] paraissent sans rapport discernable avec le temps de l'action<sup>22</sup>.
- 14 Je tiens à souligner quelques-unes des expressions employées par Ricœur : « Les historiens obéissent à des lois d'enchâssement », « la durée historique est homogène », « le temps de l'histoire est sans rapport avec le temps de l'action ». Elles suscitent plusieurs interrogations sur la place de ces pages dans la réflexion de Ricœur. Depuis *Histoire et vérité*, celui-ci a toujours abordé la question de la vérité historique dans sa

double dimension, de vérité dans la connaissance historique et de vérité dans l'action historique. Pourquoi, ici, semble-t-il délier ou déconnecter ces deux dimensions ? Envisage-t-il de renoncer à la vérité de l'action ? Il est difficile d'apporter une réponse à ces questions. De toute manière, je souhaiter montrer que l'idée selon laquelle l'histoire doit jeter sur le passé une « lumière blanche unitaire » n'a pas toujours été partagée par les historiens.

## La pluralité du passé (Herder, Dilthey, Kracauer)

- 15 Dans le long débat sur l'histoire, initié au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui traverse tout le XIX<sup>e</sup> siècle, certains auteurs ont mis en lumière la pluralité - spatiale et temporelle - du monde historique.
- 16 En 1773, Johann Gottfried Herder exprime sa contrariété au regard de tout excès de synthèse. Il remarque la faiblesse des caractérisations générales : on ne peut pas se contenter de peindre un peuple, une période, un pays, de grouper ces ensembles en un terme générique qui ne signifie rien et sous lequel les individus pensent et sentent de manière différente<sup>23</sup>. Vingt ans plus tard, il insiste à nouveau sur les limites des généralisations historiques : « La crainte me saisit lorsque j'entends caractériser en quelques mots une nation tout entière ou toute une période ; quelle énorme somme de diversités renferment en effet les mots tels que "nation" ou les "siècles du Moyen Âge", ou encore l'époque antique ou moderne<sup>24</sup> ». Toute sa réflexion, fondée essentiellement sur les différences nationales, met en lumière l'hétérogénéité des temps. Comme il l'a écrit en 1799, il n'est pas au monde deux choses qui aient la même mesure de temps. Chaque phénomène (social, culturel, esthétique) a son propre centre de gravité, contient à l'intérieur sa propre mesure et doit être évalué en lui-même, et non pas à travers un mètre absolu : « À vrai dire toute chose mouvante porte en soi la mesure de son temps et celle-ci demeure, même si aucune autre n'est là ; il n'est pas deux choses au monde qui aient la même mesure de temps [...]. Il existe donc (on peut l'affirmer hardiment) dans l'univers, en un seul temps, une multitude de temps<sup>25</sup> ».
- 17 Un siècle plus tard, c'est le tour de Wilhelm Dilthey. Toute sa réflexion souligne combien le monde historique n'est pas compréhensible par des concepts *totalisants*. Un individu ne peut *expliquer* un groupe, une communauté ou une institution, et, à l'inverse, un groupe, une communauté ou une institution ne permet pas d'*expliquer* un individu. Entre ces deux pôles, il existe toujours un résidu et ce résidu est inépuisable. Les créations de la vie collective sont tourmentées, vécues et réalisées par chaque individu, mais elles échappent à leur contrôle, embrassant un espace humain plus ample que le seul espace biographique. Elles existaient avant nous et elles continueront après nous : « [elles] agissent en tant que mœurs, coutumes, et, à travers leur application à l'individu, en tant qu'opinion publique : en vertu de la supériorité du nombre et du fait que la communauté dure plus longtemps que la vie individuelle, elles exercent un pouvoir sur l'individu, sur son expérience et sa puissance vitales<sup>26</sup> ». D'autre part, l'individu est toujours un être bâtard, au croisement (*Kreuzungspunkt*) de différents groupes historiques. Bien qu'il soit façonné, « jusqu'à la moelle », par ses expériences sociales, il n'est jamais réductible à une seule de ces dernières : il ne se donne jamais complètement, pas même à sa famille, la matrice de toute autre forme de vie sociale. Soit le cas d'un juge. Il peut appartenir tout à la fois à une famille, à un parti politique, à une Église, etc. : outre le fait qu'il satisfait à

[...] la fonction qu'il occupe dans l'espace juridique, il relève de divers autres ensembles interactifs ; il agit dans l'intérêt de sa famille, il doit accomplir une activité économique, il exerce ses fonctions politiques, et peut-être compose-t-il de surcroît des vers. Ainsi les individus ne sont-ils pas entièrement liés à tel ensemble interactif (*Wirkungszusammenhang*), mais dans la diversité des relations de cause à effet, seuls sont mis en rapport, les uns avec les autres, les processus qui relèvent d'un système déterminé, et l'individu est imbriqué dans des ensembles interactifs différents<sup>27</sup>.

- 18 Par chance, même lorsqu'il n'est plus possible, comme dans les situations extrêmes, d'habiter simultanément plusieurs espaces, il nous reste encore la possibilité de puiser des ressources derrière nous et devant nous, dans d'autres temps : « nombreuses sont en nous les possibilités de la vie au regard de la mémoire et du vouloir dressé vers l'avenir, [...] si bien que notre imagination va au-delà de ce que nous pouvons vivre immédiatement ou réaliser au sein de notre moi ». Ce qui revient à dire que le présent n'est jamais seulement présent, un état temporel fermé sur lui-même, mais qu'il est d'une nature plus flexible et qu'il ne cesse de solliciter le passé et l'avenir : « le présent n'est jamais ; ce que nous vivons dans l'immédiat en tant que présent renferme toujours en soi le souvenir de ce qui était justement présent<sup>28</sup> ». À l'instar de Friedrich Nietzsche, Dilthey pense que l'homme est une créature du temps, inéluctablement liée à la chaîne du passé, et que c'est précisément celle-ci qui fait naître en lui le besoin de s'exprimer de façon durable :

[...] l'animal vit toute chose au présent. [...] Il ne sait rien de la naissance ni de la mort. Ainsi souffre-t-il bien moins que l'homme. Bien qu'on observe partout dans le règne animal des cruautés, des mutilations féroces, la lutte pour la vie et la mort, la vie de l'homme est en butte à une douleur bien plus grande et plus permanente.

- 19 Notre vie s'étend derrière nous, vers le passé, par le biais du souvenir, et en avant, dans une attente, remplie de crainte ou d'espoir, qui est tournée vers l'avenir : « des deux côtés elle se perd dans l'obscurité<sup>29</sup> ». Contrairement à ce que diront, au cours des décennies suivantes, de nombreux sociologues (notamment certains tenants de l'interactionnisme symbolique<sup>30</sup>), le soi n'est pas un produit *hic et nunc*, déterminé par une situation contingente : ses actions sont fondées sur la durée et se nourrissent d'images du passé et d'anticipations de l'avenir.
- 20 Au demeurant, même le rapport qui existe entre une communauté ou une institution et une époque ou une civilisation n'est pas définissable en termes d'appartenance. Sans doute toute époque exprime-t-elle une figure dominante. Elle est unilatérale et, à certains moments, la consonance entre les différents domaines de la vie est particulièrement forte : par exemple, l'esprit rationnel et mécaniste du XVII<sup>e</sup> siècle a influencé la poésie, l'action politique et la stratégie de guerre. Mais il s'agit là d'exceptions, car les différents champs jouissent d'une certaine autonomie et il y a toujours des fragments d'histoire qui renâclent ou refusent de se conformer au mouvement général : « chaque ensemble particulier contenu [dans le monde historique] possède, à travers la position de valeurs et la réalisation de fins, son propre centre<sup>31</sup> ». Il en résulte des irrégularités, des différences, des discordances :
- Ce contenu [historique] se présente comme une unité. C'est ce qui a pu faire naître l'idée qu'il était possible d'exposer l'ensemble de l'histoire sous forme de relations logiques entre des points de vue homogènes. Ainsi les hégéliens ont-ils gâté l'intelligence de la philosophie moderne par la fiction selon laquelle les points de vue découleraient logiquement les uns des autres. En réalité, une situation historique contient d'abord une diversité de faits particuliers. Réfractaires, ceux-ci sont simplement juxtaposés et ne se laissent pas ramener les uns aux autres<sup>32</sup>.

- 21 Une civilisation ne constitue donc pas une entité compacte et n'est pas faite d'une seule substance, réductible à un principe primordial. Elle doit bien plutôt être comprise comme un entrelacs ou un mélange instable d'aspirations différentes et d'activités qui se contredisent. Elle accueille divers ensembles interactifs en perpétuel mouvement (l'économie, la religion, le droit, l'éducation, la politique, le syndicat, la famille, etc.) :
- [...] et comme l'organisation politique contient en elle une diversité de communautés qui descendent jusqu'à la famille, la vaste sphère de la vie nationale comprend en outre des communautés, des ensembles plus restreints qui ont en eux leur mouvement propre. [...] Chacun de ces ensembles interactifs est centré sur lui-même d'une manière particulière et c'est là que se trouve fondée la règle interne de son évolution<sup>33</sup>.
- 22 Profondément insensible à la magie de la chronologie, Dilthey conceptualise tout autant la pluralité fondamentale du monde historique dans sa dimension temporelle. Dans le sillage de Herder, qui affirmait que tout phénomène *est* sa propre horloge, il écrit, en 1910 que le temps historique n'est ni un mouvement rectiligne ni un flux homogène. Ainsi, le XVIII<sup>e</sup> siècle est habité, à la fois, par les Lumières, par Bach et par le piétisme :
- [...] cet ensemble homogène où s'exprime dans différents domaines de la vie l'orientation dominante des Lumières allemandes ne détermine pas pour autant tous les hommes qui appartiennent à ce siècle, et même là où son influence s'exerce, d'autres forces agissent souvent à côté de lui. Les résistances du siècle précédent se font sentir. Les forces attachées aux situations et aux idées antérieures sont particulièrement agissantes, même si elles cherchent à leur donner une forme nouvelle<sup>34</sup>.
- 23 De cette manière, Dilthey dessine le tout historique comme un ensemble malléable, conflictuel, au sein duquel coexistent des forces discordantes qui se rebellent contre l'unité forcée du *Zeitgeist* : « il ne s'agit pas d'une unité qui serait exprimable par une idée fondamentale, mais bien plutôt d'un ensemble qui s'édifie entre les tendances de la vie elle-même<sup>35</sup> ». En définitive, les considérations de Dilthey sur la nature hétérogène et discontinue du temps historique proposent une image musicale de la relation entre les parties et le tout, en un jeu infini d'harmonies et de dissonances non prévisibles : il n'existe pas un noyau unique, qui serait à la fois la mélodie et l'accompagnement (le siècle des Lumières), mais une alternance de thèmes qui s'enchaînent et s'entrecroisent<sup>36</sup>.
- 24 Dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ces intuitions ont été élaborées dans *History. The Last Things Before the Last*. Pour Siegfried Kracauer, comme pour Dilthey, le monde historique n'est pas compréhensible en termes d'appartenance, encore moins en termes de propriété ou d'assimilation, car le milieu n'est pas un ensemble cohérent et autosuffisant, mais un mélange fragile d'efforts changeants et contrastants : « dans la mesure où un individu "appartient", une grande part de ce qu'il est reste hors du cadre<sup>37</sup> ». Kracauer invalide également la notion d'appartenance temporelle. Loin d'être un *médium* homogène, caractérisé par une direction irréversible, le temps du calendrier lui semble un réceptacle vide, indifférent, qui entraîne avec lui une masse d'événements déconnectés. En d'autres termes, chaque époque n'est qu'un conglomerat précaire de tendances, d'ambitions et d'activités indépendantes les unes des autres, un cortège d'événements incohérents et disparates. Certains ignorent l'existence des autres, d'autres sont en contraste, d'autres encore semblent être relativement peu influencés par le *Zeitgeist* : par exemple, les intérieurs des maisons si surchargés de la



seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ne s'accordent pas du tout avec les pensées prédominantes de l'époque. Pour cette raison, si la période est une unité, il s'agit d'une unité articulée, fluide et fondamentalement indéfinissable : « d'une unité spatiotemporelle signifiante, la voici devenue une sorte de lieu de rendez-vous pour rencontres de hasard – un peu comme la salle d'attente d'une gare<sup>38</sup> ». Elle foisonne d'anachronismes, de cas d'extraterritorialité chronologique, de *débordements* temporels. Et c'est justement grâce à ceux-ci que l'individu peut échapper à la tyrannie de la situation : « tout mur comporte des passages par où s'évader, et de l'improbable où se glisser<sup>39</sup> ».

## Biographie et micro-histoire

- 25 La question de la pluralité du passé nourrit la redécouverte de la biographie de la part de micro-histoire tout au long des dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle.
- 26 En 1976, Carlo Ginzburg - qui a consacré un article au livre posthume de Kracauer - a utilisé la célèbre question de Bertolt Brecht (« qui a construit Thèbes aux sept portes ? ») pour donner la parole à un meunier frioulan du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans l'introduction, et à partir de différentes sources d'inspiration (Walter Benjamin, Céline, Antonio Gramsci, Delio Cantimori), il critique l'histoire des mentalités, trop impersonnelle et interclassiste, et l'histoire sérielle, censée dissoudre le singulier dans les régularités du collectif. Il propose d'élargir envers le bas la notion d'individu et de sortir de l'idée de représentativité statistique : même si Menocchio n'est pas un cas typique ou moyen, son étude permet de tester « l'horizon des possibilités latentes » de la culture populaire<sup>40</sup>. Comme il le dira ensuite :

Est-ce que l'extrême singularité de l'individu en question ne jetait pas le doute sur sa représentativité ? La cosmogonie professée par Menocchio, fondée sur la comparaison entre le monde et un fromage putrescent, plein de vers "qui étaient les anges", devait-elle être liquidée comme une bizarrerie insignifiante simplement parce qu'elle ne représentait rien sur le plan statistique ?
- 27 Absolument pas, car la représentativité statistique ne coïncide pas avec la représentativité historique : « un cas non généralisable parce qu'anormal et marginal (et peut-être justement parce qu'il est anormal et marginal) pouvait être perçu comme révélateur<sup>41</sup> ».
- 28 Cette idée a été ensuite défendue par Edoardo Grendi, qui a forgé la notion d'exceptionnel normal, pour indiquer que l'expérience la plus singulière est le lieu où s'exprime avec plus d'intensité l'histoire collective<sup>42</sup>.
- 29 Neuf ans plus tard, c'était le tour de Giovanni Levi. Dans *L'Eredità immateriale*, il a étudié « un fragment minuscule du Piémont du XVII<sup>e</sup> siècle en utilisant une technique intensive de reconstitution des événements biographiques de tous les habitants de Santena qui ont laissé une trace documentaire ». La biographie parallèle de Giulio Cesare Chiesa, podestat de Chieri, et de son fils, le curé Giovan Battista, ensuite poursuivi par exorcisme de la part de l'archevêché de Turin, est le moyen pour dévoiler la dynamique d'un village d'Ancien régime (le marché de la terre, les stratégies familiales, le rôle des notables locaux, etc.), à une période décisive de la construction de l'État moderne et particulièrement troublée, à cause de la guerre entre le Piémont et la France. Elle relance le défi proposé par Ginzburg. Si Menocchio laisse paraître encore quelques marques d'héroïsme, les Chiesa sont vraiment des individus « ordinaires ». Ils sont fragiles, hésitants, foncièrement dépendants, vis-à-vis des autres êtres humains ainsi

que des institutions. Ils ne maîtrisent pas la situation, encore moins la signification et la direction de l'histoire. Toutefois, ils ne sont pas des nullités : ils parlent et ils agissent ; ici et là, ils sont même en mesure de peser. Bref, il s'agit de figures qui échappent au faux dilemme entre la glorification et l'humiliation de la subjectivité : elles coïncident avec la définition d'individualité, donné par Ricoeur, dans *Soi-même comme en autre*<sup>43</sup>.

- 30 Dans cette perspective, la biographie permet à l'historien de s'infiltrer dans les interstices institutionnels : « dans les interstices des systèmes normatifs établis ou en formation, groupes et personnes développent leur propre stratégie significative. Celle-ci est capable de marquer la réalité politique d'une empreinte durable, non d'empêcher les formes de domination, mais de les conditionner et de les modifier<sup>44</sup> ». En fouillant dans ces interstices, Levi montre qu'il n'y a pas de norme unique, capable de couvrir toute l'expérience sociale, mais plutôt des règles différentes, parfois contradictoires entre elles. Cela signifie que le gouvernement central, le marché, les institutions de l'État, les communautés villageoises ne sont pas des ensembles fermés. Ils ne sont non plus des instruments qui jouent à l'unisson. Je crois que cette idée a révélé comment le contexte historique correspond bien plus à un tissu conjonctif traversé de champs électriques d'intensité variable qu'à un ensemble compact et cohérent. C'est aussi grâce à ces différents champs électriques que les individus peuvent s'exprimer, agir, peser.
- 31 De ce point de vue, la tâche de l'historien n'est pas d'unifier un matériau hétérogène, de construire un seul discours sur le passé, mais d'enrichir la partition des discours. Dans les années suivantes, d'autres historiens ont approfondi cette perspective, en montrant que la biographie, outre à faire partie de l'histoire, offre aussi un point de vue sur l'histoire, une discordance, une discontinuité<sup>45</sup>. Il importe par conséquent d'écarter toute logique de soumission ou de domination (de l'histoire sur la biographie ou réciproquement) et de conserver la tension, l'ambiguïté, d'envisager l'individu, à la fois, comme un cas particulier et une totalité.
- 32 Dans une telle perspective, il n'est pas nécessaire que l'individu représente un cas d'espèce ; au contraire, des vies qui s'éloignent de la moyenne amènent peut-être à mieux réfléchir sur l'équilibre entre la spécificité du destin personnel et l'ensemble du système social. Plus que le type, importe la variété. Seule une multitude d'expériences permet d'affronter deux points fondamentaux de l'histoire : les conflits et les potentialités. Alors que la biographie héroïque pose une harmonie entre le particulier et le général (et, pourrait-on dire, une simple extension, comme dans la synecdoque), la biographie chorale conçoit le singulier comme un élément de tension : l'individu n'a pas pour mission de révéler l'essence de l'humanité ; au contraire, il doit rester particulier et morcelé. Ce n'est qu'ainsi, à travers différents mouvements individuels, que l'on peut révéler les conflits qui ont présidé à la formation et à l'édification des pratiques culturelles : je pense aux inerties et à l'inefficacité normatives, mais aussi aux incohérences qui existent parmi les différentes normes, et à la façon dont les individus, qu'ils « fassent » ou non l'histoire, façonnent et modifient les rapports de pouvoir<sup>46</sup>.
- 33 La métaphore de l'interstice a eu un énorme succès, et peut-être a suscité quelques malentendus. Une équivoque importante concerne les rapports de pouvoir. Dans l'espoir de mettre en lumière les capacités d'initiative personnelle des acteurs historiques, on a parfois imaginé que tout est possible, tout est négociable, tout est stratégique. Toutefois l'interstice est un petit espace vide qui sépare deux corps solides. C'est une sorte de couloir. Or, comme Thomas Stern Eliot le rappelle, les couloirs sont étroits, sinueux et ambigus, présupposent des murs et, en général, les murs sont faits

de pierre, de béton, de plâtre, de matériaux durs et lourds, qui peuvent faire beaucoup de mal.

---

## NOTES

1. Voir Sabina LORIGA, « The Role of the Individual in History. Biographical and Historical Writing in the Nineteenth and Twentieth Century », dans Hans Renders et Binne de Haan (éd.), *Theoretical Discussions of Biography. Approaches from History, Microhistory, and Life Writing*, Leyde-Boston, Brill, 2014, p. 113-142. Le texte est une reprise de plusieurs publications de l'auteur destinée à poser des jalons théoriques : « temps-mesure et temps vécu », *Cercles*, n° 35, 2015, p. 50-66 ; « le temps vécu dans le récit de fiction et dans le récit historique », *Enthymema*, n° IX, 2013, p. 37-45 ; « The Plurality of the Past. Historical Time and the Rediscovery of Biography », sous la direction de Hans Renders, Binne de Haan et Jonne Harmsma (dir.), *The Biographical Turn. Lives in History*, Londres, Routledge, 2016, p. 31-42.
2. Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, tome I, 1990 [1949], p. 512-520.
3. Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, tome II, 1990, p. 21-23.
4. Voir Tim C. W. BLANNING et David CANNADINE (éd.), *History and Biography. Essays in Honour of Derek Beales*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.
5. Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 13. Voir John HALL, « The Time of History and the History of Times », *History and Theory*, v. XIX, n° 2, 1980, p. 113-131.
6. Fernand BRAUDEL, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales ESC*, XIII, n° 4, 1958, p. 725-753, réédité dans *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 41-96 ; Fernand BRAUDEL, « Histoire et sociologie », dans Georges Gurvitch (dir.), *Traité de sociologie*, Paris, PUF, tome I, 1958, p. 83-98, réédité dans *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 97-122.
7. Fernand BRAUDEL, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 104.
8. Georges GURVITCH, « Continuité et discontinuité en histoire et sociologie », *Annales ESC*, XII, n° 1, 1957, p. 73-84. Voir Alain MAILLARD, « Les temps de l'historien et du sociologue. Retour sur la dispute Braudel-Gurvitch », *Cahiers internationaux de sociologie*, v. 119, n° 2, 2005, p. 197-222.
9. Fernand BRAUDEL, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales ESC*, XIII, n° 4, 1958, p. 78-79.
10. Fernand BRAUDEL, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales ESC*, XIII, n° 4, 1958, p. 77-78.
11. Fernand BRAUDEL, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales ESC*, XIII, n° 4, 1958, p. 105.
12. Gérard NOIRIEL, « Comment on récrit l'histoire. Les usages du temps dans les *Écrits sur l'histoire* de Fernand Braudel », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 25, 2002, p. 57-81 ; *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, 2003, p. 136.
13. Jacques REVEL (dir.), *Fernand Braudel et l'histoire*, Paris, Hachette, 1999, p. 17.
14. Paul RICÉUR, *Temps et récit*, volume 1, *L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983, p. 314.
15. Paul RICÉUR, *Temps et récit*, volume 1, *L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983, p. 365.

16. Paul RICŒUR, *Temps et récit*, volume 1, *L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983, p. 379.
17. Paul RICŒUR, *Temps et récit*, volume 1, *L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983, p. 383.
18. Dans *Orlando* (1928), Virginia Woolf reviendra sur l'opposition entre le temps chronologique («time on the clock») et le temps de la conscience individuelle («time in the mind»).
19. Paul RICŒUR, *Temps et récit*, volume 2, *La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 1984, p. 199.
20. Paul RICŒUR, *Temps et récit*, volume 3, *Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 234.
21. Paul RICŒUR, *Temps et récit*, volume 2, *La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 1985, p. 295.
22. Paul RICŒUR, *Temps et récit*, volume 1, *L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983, p. 314-315.
23. Johann Gottfried HERDER, « Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit (1773) », dans Bernhard Suphan (éd.), *Sämtliche Werke*, Berlin, Weidmann, tome V, 1877-1913 ; traduit en français : « Une autre philosophie de l'histoire », dans *Histoire et cultures*, Paris, Flammarion, 2000, p. 69.
24. Johann Gottfried HERDER, *Humanitätsbriefe (1793-1797)*, cité dans Friedrich MEINECKE, *Die Entstehung des Historismus*, Carl Hinrichs (éd.), Munich, R. Oldenbourg Verlag, 1965, p. 441-442.
25. Johann Gottfried HERDER, « Verstand und Erfahrung. Eine Metakritik zur Kritik der reinen Vernunft [1<sup>ère</sup> partie, 1799] », dans Bernhard Suphan (éd.), *Sämtliche Werke*, Berlin, Weidmann, tome XXI, 1881, p. 59.
26. Wilhelm DILTHEY, « Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften (1910) », dans *Gesammelte Schriften*, Stuttgart-Göttingen, Teubner-Vandenhoeck et Ruprecht, tome VII ; traduit en français : *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Paris, Cerf, tome III, 1988, p. 88.
27. Wilhelm DILTHEY, *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Paris, Cerf, tome III, 1988, p. 118.
28. Wilhelm DILTHEY, « Plan der Fortsetzung zum Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften (1907-1910) », dans *Gesammelte Schriften*, tome VII, p. 194 et 259.
29. Wilhelm DILTHEY, « Leben und Erkennen. Ein Entwurf zur erkenntnistheoretischen Logik und Kategorienlehre (1892-1893 environ) », dans *Gesammelte Schriften*, tome XIX, p. 357.
30. Voir Herbert BLUMER, « Society as Symbolic Interactio », dans Arnold M. Rose (éd.), *Human Behavior and Social Processes. An Interaction Approach*, Boston, Houghton Mifflin, 1962, p. 187.
31. Wilhelm DILTHEY, « Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften (1910) », dans *Gesammelte Schriften*, Stuttgart-Göttingen, Teubner-Vandenhoeck et Ruprecht, tome VII ; traduit en français : *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Paris, Cerf, tome III, 1988, p. 92.
32. Wilhelm DILTHEY, « Die Einbildungskraft des Dichters. Bausteine für eine Poetik (1887) », dans *Gesammelte Schriften*, tome VI ; traduit en français : *L'imagination du poète. Éléments d'une poétique*, dans *Écrits d'Esthétique*, Paris, Cerf, tome VII, 1995, p. 162.
33. Wilhelm DILTHEY, « Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften (1910) », dans *Gesammelte Schriften*, Stuttgart-Göttingen, Teubner-Vandenhoeck et Ruprecht, tome VII ; traduit en français : *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Paris, Cerf, tome III, 1988, p. 122-124.
34. Wilhelm DILTHEY, « Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften (1910) », dans *Gesammelte Schriften*, Stuttgart-Göttingen, Teubner-Vandenhoeck et Ruprecht, tome VII ; traduit en français : *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Paris, Cerf, tome III, 1988, p. 132.

35. Wilhelm DILTHEY, « Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften (1910) », dans *Gesammelte Schriften*, Stuttgart-Göttingen, Teubner-Vandenhoeck et Ruprecht, tome VII ; traduit en français : *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Paris, Cerf, tome III, 1988, p. 133. Un an plus tard, il reviendra sur ce point, dans « Die Typen der Weltanschauung und ihre Ausbildung in den metaphysischen Systemen », dans *Gesammelte Schriften*, tome VIII, p. 89-90.
36. Jorge Luis Borges demandera : comment peut-on imaginer que Cervantes était contemporain de l'Inquisition ? Voir Jorge Luis BORGES, dans *Memory of Borges*, [comprenant des textes de Borges, Graham Green, Vargas Llosa], Constable, 1988. Voir également les protestations d'Alberto Savinio, « Fine dei modelli (1947) », dans Alberto SAVINIO, *Opere. Scritti dispersi, tra guerra e dopoguerra (1943-1952)*, Bompiani, Milano, 1989, p. 479, contre l'indifférence de Chronos, qui a jeté Gioacchino Rossini dans un siècle qui lui est étranger. Sur la valeur de l'anachronisme, voir également Hans Magnus ENZENSBERGER, *Zickzack. Aufsätze*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Verlag, 1997 ; traduit en français : *Feuilletage. Essais*, Paris, Gallimard, 1998.
37. Siegfried KRACAUER, *History. The Last Things Before the Last*, Oxford, Oxford University Press, 1969 ; traduit en français par Claude Orsoni, *L'histoire des avant-dernières choses*, Paris, Stock, 2006, p. 77.
38. Siegfried KRACAUER, *History. The Last Things Before the Last*, Oxford, Oxford University Press, 1969 ; traduit en français par Claude Orsoni, *L'histoire des avant-dernières choses*, Paris, Stock, 2006, p. 217.
39. Siegfried KRACAUER, *History. The Last Things Before the Last*, Oxford, Oxford University Press, 1969 ; traduit en français par Claude Orsoni, *L'histoire des avant-dernières choses*, Paris, Stock, 2006, p. 61.
40. Carlo GINZBURG, *Il Formaggio e i vermi. Il cosmo di un mugnaio del '500*, Turin, Einaudi, 1976 ; traduit en français : *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1980.
41. Carlo GINZBURG, « L'œil de l'étranger », *L'Homme*, v. 3-4, 2008, p. 33-39.
42. Edoardo GRENDI, « Micro-analisi e storia sociale », *Quaderni Storici*, v. 12, n° 35, 1977, p. 506-520.
43. Voir Paul RICEUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.
44. Giovanni LEVI, *L'eredità immateriale. Carriera di un esorcista nel Piemonte del Seicento*, Turin, Einaudi, 1985 ; traduit en français : *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1989.
45. Sur ce point, je me permets de renvoyer à Sabina LORIGA, *Soldats. Un laboratoire disciplinaire : l'armée piémontaise au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belles Lettres, 2007. Dans ce livre, j'ai cherché à reconstituer une réalité institutionnelle à partir de différentes versions individuelles, de réaliser en quelque sorte un *rashomon*, ou, pour rester dans le domaine littéraire, d'aborder l'armée comme l'autobus bondé des *Exercices de style* de Raymond Queneau, où les variations stylistiques sont des phénomènes de sens créant des attentes et des prévisions, des souvenirs et des renvois.
46. Sabina LORIGA, *Le petit x. De la biographie à l'histoire*, Paris, Seuil, 2010.

---

## RÉSUMÉS

Durant le XX<sup>e</sup> siècle, l'idée de bâtir une histoire impersonnelle a séduit plusieurs historiens. La bataille lancée, à la fin du siècle précédent, par Karl Lamprecht et François Simiand contre

l'approche biographique et chronologique a été bientôt reprise par de nombreux historiens sociaux, traditionnellement plus attentifs à la dimension collective de l'expérience historique. En polémique avec le sociologue George Gurvitch, qui avait distingué, au sein d'une même société, huit genres de temporalités, Fernand Braudel a défendu l'idée selon laquelle l'histoire doit jeter sur le passé une « lumière blanche unitaire ». À l'encontre de cette vision de l'histoire, j'analyse la réflexion de certains auteurs, tel que Herder, Dilthey, Kracauer, Ricœur, qui, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle ont mis en lumière la pluralité – spatiale et temporelle – du monde historique

During the xxth century, the idea to build an impersonal history attracted many historians. This historiographical thread coming from the end of the previous century was expressed by Karl Lamprecht and François Simiand who were against the biographical and chronological approach. It was soon resumed by numerous social historians, who were traditionally more interested to the collective dimension of the historic experience. In polemic with the sociologist George Gurvitch, who had distinguished eight kinds of temporality, Fernand Braudel supported the idea that history should throw a “unitarian white light” on the past. Against this view on history, I analyze the reflections of certain authors, such as Herder, Dilthey, Kracauer, Ricoeur, who revealed the plurality –spatial and temporal– of the historical world since the eighteenth century

## INDEX

**Mots-clés :** biographie, temps social, pluralité, micro-histoire

**Keywords :** Biography, Social time, Plurality, micro-history

## AUTEUR

### SABINA LORIGA

Historienne, directrice d'études à l'ÉHESS à Paris, Sabina Loriga effectue des recherches principalement sur les rapports entre histoire et biographie, les constructions du temps historique, les usages publics du passé. Elle a publié notamment : *Le petit x. De la biographie à l'histoire*, Paris, Seuil, 2010 ; *Soldats. Un laboratoire disciplinaire : l'armée piémontaise au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belles Lettres, 2007 ; (avec Antoine Lilti et al.), *L'expérience historiographique*, Paris, Éditions de l'ÉHESS, 2016 ; (avec Olivier Abel et al.), *La juste mémoire. Lectures autour de Paul Ricœur*, Genève, Labor et Fides, 2006.

E-Mail : sabina [point] loriga [arobase] ehess [point] fr

Sabina Loriga is a historian, Director of studies at the EHESS, Paris. Her research concerns mainly the relations between history and biography, the construction of historical time and the public uses of the past. Publications: *Le petit x. De la biographie à l'histoire*, Paris, Seuil, 2010; *Soldats. Un laboratoire disciplinaire: l'armée piémontaise au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belles Lettres, 2007; (with Antoine Lilti et al.), *L'expérience historiographique*, Paris, Éditions de l'ÉHESS, 2016; (with Olivier Abel et al.), *La juste mémoire. Lectures autour de Paul Ricœur*, Genève, Labor et Fides, 2006.

E-Mail : sabina [point] loriga [arobase] ehess [point] fr.